

différents aspects. La première idée qui me vint à l'esprit fut celle de la pendaison, mais je la rejetai promptement en pensant à la ridicule figure que devait faire un homme dans cette situation anormale. On a dit, il est vrai, que le gibet n'est qu'une balance qui a la terre à un bout et l'homme à l'autre ; cela cependant ne suffit pas pour réhabiliter la pendaison dans mon imagination.

La potence, mon cher ami, n'est à bien prendre qu'une satisfaction d'amour-propre que se donnent les hommes, une sorte de flatterie adressée par la civilisation à l'espèce humaine tout entière. Chaque grande ville, qui se respecte, a sa potence et l'on y accroche de temps en temps quelques pauvres diables, dans le but de faire croire à la masse des autres hommes qu'ils sont meilleurs que ceux que l'on vient de pendre.

Planter un clou dans la muraille, me servir d'une misérable corde pour accomplir cet acte suprême de la vie, me parut, je vous le répète, et en dépit de l'exemple donné par mon grand père, une chose du plus mauvais goût.

Je passai alors à la question des poisons, mais je réfléchis que le premier goujat venu avait le loisir d'avaler des champignons vénéneux.

L'empoisonnement est, à bien prendre, une mort de cuisinière ou de pâtissier, et l'acide prussique, lui-même, vous fait passer subitement de vie à trépas avec une précipitation qui dénonce clairement la peur de la douleur.

Le pistolet de Werther me répugnait également. Ces éclats de crâne et de cervelle qui salissent un appartement sont le fait d'un homme mal élevé. C'est entrer dans la mort, comme ces courtisanes qui entrent dans une loge au théâtre en renversant des sièges pour attirer sur elles l'attention générale. Et puis, lorsque, plus tard, chacun doit se relever dans la vallée de Josaphat, il faudrait donc faire afficher les débris de sa tête avec promesse de récompense honnête !

Il me restait l'eau et la chute. La Tamise et la Tour de Saint-Paul. Je me défiais de la noyade qui, je dois l'avouer, me souriait médiocrement. Il est difficile à un homme qui nage comme un poisson de mer de se noyer volontairement dans l'eau douce.

La chute offre des inconvénients plus grands encore que ceux causés par une balle de calibre.

Au bout de huit jours de réflexion, pendant lesquels mon spleen n'avait fait qu'augmenter d'intensité, je me trouvai aussi indécis qu'à la première heure.

VIII

LA PORTE DE LA MORT

Ce huitième jour était un jeudi, je me le rappelle parfaitement.

Je m'approchai de la fenêtre ; il pleuvait toujours ; il tombait une de ces pluies fines, égales et incessantes qui menacent de ne pas avoir de fin.

Je me jetai dans un fauteuil en sonnant avec impatience.

Mon valet de chambre parut. Celui-là même qui vient de nous servir, c'est un garçon qui m'est fort dévoué.

— Tony ! lui dis-je.

— Mylord ? répondit-il en s'avancant sur un geste de moi.

— Tony, je m'ennuie.

Il s'inclina respectueusement, mais en signe qu'il comprenait ma situation morale.

— Tony, repris-je, savez-vous ce que c'est que le spleen ?

— Sauf le respect que je dois à mylord, j'oserai lui dire que je connais cette maladie pour l'éprouver moi-même.

— Vous avez le spleen, Tony ?

— Oui, mylord.

— Depuis longtemps ?

— Depuis trois ans environ.

— Et vous avez pu y résister ?

— Mylord avait besoin des soins de son très humble serviteur.

Il y avait toute une leçon de haute morale dans ce que venait de me répondre mon valet de chambre.

Je lui tendis la main, il s'inclina avec émotion.

— Tony, lui dis-je après quelques minutes de recueillement, je n'entrerai pas alors dans les détails de ma position. J'ai le spleen, je veux guérir.

— Il n'y a qu'un moyen, mylord.

— Le suicide.

— Mylord est décidé ?

— Parfaitement.

— Quand mylord désire-t-il accomplir son projet ?

— Le plus promptement possible.

— Je n'ai jamais quitté mylord. Mylord me permettra-t-il de le suivre dans son dernier voyage ?

— Sans doute, Tony.

Maintenant, Robert, que je réfléchis à cette scène un peu lugubre, je suis tenté de rire en me rappelant notre gravité, et tout à l'heure vous serez ému comme moi du dévouement dont vous allez voir que Tony devait faire preuve.

La conversation continua entre nous.

J'énumérai à Tony les motifs qui m'avaient conduit à rejeter successivement la mort par la corde, par le plomb, par le poison, par l'eau et par la chute.

Tony m'écoutait sans sourciller. Lorsque j'eus achevé :

— Mylord me permettra-t-il de lui faire une observation ? me demanda-t-il.

— Parlez, Tony.

— Mylord n'a donc pas songé à l'asphyxie par la rarefaction de l'oxygène ?

— Vous n'y songez pas, Tony, m'écriai-je. Le suicide que vous me proposez-là est usité chez les couturières abandonnées par un Lovelace de magasin.

— Oh ! je ne parle pas à mylord de l'asphyxie par le charbon.

— De quel genre d'asphyxie parlez-vous donc ?

— De l'asphyxie résultant de l'absorption du soufre.

— Du soufre ? Que me proposez-vous là, Tony ?

— J'ai l'honneur de proposer à mylord un genre de trépas que j'ai longtemps rêvé et qui, je le crois, n'est pas vulgaire.

— Expliquez-vous ! dis-je avec un peu d'impatience.

— Voici ma pensée : Mylord partirait pour la Sicile et je l'accompagnerais. Nous ferions l'ascension de l'Etna, emportant avec nous un appareil que j'ai combiné et qui devrait, à l'aide d'un conduit communiquant avec l'air respirable, nous prémunir longtemps contre les atteintes de l'asphyxie. Nous nous ferions descendre dans le cratère, aussi bas que possible, puis nous couperions les cordes nous-mêmes et nous nous livrerions à l'exploration souterraine du volcan. De deux choses l'une : ou nous découvririons des merveilles telles qu'elles rendraient à mylord le goût de l'existence dans le désir de les voir une seconde fois et alors nous nous ferions jeter